

TOCQUEVILLE, ARISTOCRATE SECRET ET MORALISTE DE LA DÉMOCRATIE

Le *Tocqueville* de Lucien Jaume (Paris, Fayard, 2008, 473 p.)

Alain Laquièze

1. L'ouvrage de Lucien Jaume fera date dans l'historiographie sur Tocqueville. Non seulement parce qu'il réalise une brillante synthèse des travaux menés ces vingt dernières années sur ce monument de la pensée politique, mais parce qu'il en propose un nouveau regard. À l'instar de l'auteur de la *Démocratie en Amérique* qui présentait à ses lecteurs français l'Amérique comme une anamorphose de la France – rappelons que l'anamorphose « est un procédé par lequel un objet représenté de façon visuelle est imperceptible sous un certain point de vue et devient visible pour qui sait occuper une certaine position de spectateur » (p. 14), Lucien Jaume nous fait voir un Tocqueville méconnu, secret, replongé dans les préoccupations et les débats de son temps.
2. Il convient de préciser ici qu'il s'agit du Tocqueville penseur politique, écrivain des classiques *Démocraties en Amérique* et de *l'Ancien Régime et la Révolution*, qui est passé au crible, sondé jusque dans ses intentions les plus profondes, à partir d'une interprétation des manuscrits, de sa correspondance, pour partie inédite, qui dévoile un peu de l'intimité du grand homme et des débats intellectuels qu'il mène avec les principaux théoriciens du temps. L'acteur politique Tocqueville en revanche, député sous la Monarchie de Juillet, membre de l'Assemblée constituante, de la Commission de constitution et ministre des Affaires étrangères sous la Seconde République est laissé de côté, ce qui peut soulever l'interrogation du lecteur, alors que le livre est baptisé, par l'éditeur lui-même, « biographie intellectuelle. »
3. Les premières pages de l'ouvrage de Lucien Jaume évoquent davantage un essai philosophique consacré à la pensée de Tocqueville. La dimension biographique est pourtant bien présente, car l'auteur nous suggère que l'on ne peut comprendre la démocratie en Amérique et sa stratégie d'écriture, si l'on ne prend pas en considération les contradictions de l'homme Tocqueville, contradictions entre sa raison froide et logique et son tempérament passionné, qu'il a voulu cacher, ce qui n'a pas échappé à la sagacité de certains de ses contemporains, notamment Silvestre de Sacy qui devait faire une recension, dans le *Journal des Débats* du 9 octobre 1840, de la deuxième *Démocratie*¹. C'est dans les secrets de la vie intime de Tocqueville et dans le milieu familial dans lequel il a baigné que se trouvent les clés d'interprétation de la *Démocratie en Amérique*. Mais la discrétion du « biographe » – et le

¹ On trouvera ce texte reproduit en annexe du livre, *op. cit.*, pp. 440-447.

respect du secret – est suffisamment grande pour que ne soit levé en partie le voile qu'à la fin du livre. La cinquième et dernière partie « les grands contemporains, modèles et contre-modèles », en même temps qu'elle illustre la méthodologie interprétative de Lucien Jaume, attaché à repérer dans les grands débats politiques d'une période donnée, ici la première partie du XIX^{ème} siècle, les clés de compréhension d'une œuvre et d'une culture politique, celle de la France, nous donne des éléments de réflexion sur ce que l'on peut appeler l'énigme toquevillienne.

4. Ce travail d'une grande érudition, en soulignant l'importance du contexte dans l'appréhension du message toquevillien, s'inscrit assurément dans la perspective d'un André Jardin ou d'une Françoise Mélonio, auteurs d'ouvrages de référence sur le gentilhomme normand². Mais il doit également se lire dans la continuité des ouvrages précédents de Lucien Jaume consacrés au libéralisme, notamment *L'individu effacé* ainsi que *La liberté et la loi*³. L'auteur, par petites touches, ne renonce pas à montrer ce qu'il y a d'actuel dans certains des débats politiques et intellectuels du XIX^{ème} siècle autour de Tocqueville.
5. L'ouvrage apporte assurément son lot de renversements de perspectives. D'abord, en ce qu'il nous explique que la *Démocratie en Amérique* parle de la France aux Français et non, ou en tout cas pas seulement, de l'Amérique. Tocqueville est allé en Amérique pour parler de la France aux Français et non de l'Amérique aux Américains. Les Etats-Unis sont pour les publicistes du XIX^{ème} siècle ce que l'Angleterre était pour leurs prédécesseurs du siècle précédent : un procédé codé du point de vue de l'écriture mais éclairant quant aux particularités et aux imperfections du système politique français.
6. En outre, l'un des thèmes centraux de l'œuvre de Tocqueville porte sur les différentes formes de l'autorité en démocratie, de ces nouvelles formes de l'autorité qui n'ont plus grand-chose à voir avec la souveraineté et la centralisation, car elles viennent d'en bas et non d'en haut. On notera du reste que la démocratie, chez l'aristocrate normand, ne peut être définie convenablement du point de vue juridique : ce sont dans les libertés locales – sur ce point, Lucien Jaume décèle des proximités avec les auteurs légitimistes – dans l'opinion publique, comprise comme le dieu des temps modernes, et le « goût des jouissances matérielles » ou la « passion du bien-être » que l'on trouvera les principales caractéristiques de la démocratie.
7. Il y a, pour Tocqueville, une logique de la société qui a ses règles propres, ce qui ferait de lui un précurseur de Durkheim. Il existe aussi une contrainte du social, contrainte invisible, mais réelle sur les individus qui fait exister la société. Pour autant, en démocratie, cette société fait l'objet d'une adhésion, au moins tacite, de la part de ses membres.

² Citons en particulier d'André Jardin, sa biographie *Alexis de Tocqueville*, Paris, Hachette Littérature, coll. Pluriel, 1984 et de Françoise Mélonio, *Tocqueville et les Français*, Paris, Aubier Histoires, 1993.

³ *L'individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Paris, Fayard, 1997 ; *la liberté et la loi*, Paris, Fayard, 2000.

Tocqueville serait ainsi assez proche de Locke qui, dans la « loi d'opinion », considérait les coutumes, les modes et les croyances comme autant d'éléments de maintien de l'ordre social. Mais en liant l'existence de la société à la contrainte que le collectif fait peser sur chacun, l'auteur de la *Démocratie en Amérique* pense la société avant l'individu, ce qui doit amener à s'interroger sur ce qu'il est convenu d'appeler son libéralisme.

8. Cette question de l'autorité est également à l'œuvre dans l'étude des relations de Tocqueville avec la littérature : en démocratie, il n'y a plus d'autorité visible dans le monde littéraire. Tocqueville refuse de voir en dans les Victor Hugo et Lamartine des « mages romantiques » ou pour le dire autrement, des autorités littéraires. Même l'Académie, institution aristocratique, ne peut plus prétendre jouer ce rôle. C'est la majorité qui fait la loi en matière de langue et de littérature. Par conséquent, ce n'est pas une autorité, mais une contrainte sociale qui joue un rôle déterminant dans ce domaine, ce qui en soi peut paraître inquiétant, et ce qu'avait déjà senti Madame de Staël dans *De la littérature*, dont Tocqueville serait un héritier.
9. Une autre grille de lecture de l'œuvre de Tocqueville nous est fournie par l'importante troisième partie de l'ouvrage intitulée « Tocqueville moraliste. » Lecteur de Pascal et de Domat, visiblement marqué, du fait de la tradition familiale, par la pensée janséniste, il dévoile, dans ses écrits, une réflexion jansénisante sur l'homme, « cet être irrémédiablement voilé à lui-même, mais qui perçoit néanmoins certaines lueurs sur soi » (p. 236.) La dualité pascalienne de la nature humaine, corrompue, mais encore capable de grandeur, se retrouverait dans la conception anthropologique de Tocqueville ; elle se retrouverait également dans la démocratie elle-même, « qui est une image de la chute, mais aussi de la possibilité de s'en relever » (p. 254.) Et c'est cette empreinte jansénisante qui expliquerait, à partir de l'idée du « Dieu voilé », ce qu'il faudrait appeler un art d'écrire de la part de Tocqueville. L'auteur s'avancerait masqué pour parler à ses lecteurs de la démocratie, un avenir qui pourrait se présenter aux Français sous des formes inquiétantes, allant même jusqu'à un despotisme d'un type encore inédit.
10. Si la figure multiple du Tocqueville sociologue, littéraire et moraliste de la démocratie est privilégiée par Lucien Jaume, le Tocqueville juriste n'est guère abordé, sans doute parce que le droit n'apparaît pas, pour ce dernier, comme un critère principal de définition de la démocratie. Il est pourtant jugé nécessaire pour « tempérer » la démocratie. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le chapitre de la première *Démocratie en Amérique*, celle parue en 1835, qui est intitulé « De ce qui tempère la démocratie », et en particulier les développements sur l'esprit légiste. Tocqueville est l'un des tout premiers auteurs – avec John Stuart Mill – à penser la conciliation entre la tradition libérale et l'idée démocratique⁴. C'est le droit, en tant qu'élément du libéralisme, qui apparaît comme le

⁴ Sur ce point, voir Norberto Bobbio, *Libéralisme et démocratie*, traduit de l'italien par Nicola Giovannini, Paris, les éditions du Cerf, Humanités, 1996, pp. 59 et s.

plus propre à tempérer la démocratie et à apporter une réponse à ces potentielles dérives.

11. Tocqueville, on le sait, avait fait des études de droit, puis avait été magistrat, avant son voyage d'étude en Amérique. Appartenant par sa famille maternelle, à la noblesse parlementaire d'Ancien Régime, et descendant de Lamoignon et de Malesherbes, il a visiblement retenu la leçon de ce dernier, condamnant la centralisation, comme son arrière grand-père l'avait fait dans ses remontrances au roi Louis XV⁵.
12. Il n'en demeure pas moins qu'un des grands mérites de l'ouvrage de Lucien Jaume est de nous suggérer que l'auteur de la *Démocratie en Amérique* – c'est d'ailleurs cette œuvre plus que l'*Ancien Régime et la Révolution* qui est au cœur du propos – recèle bien des ambiguïtés. Est-il démocrate cet aristocrate qui se dit ami de la démocratie, alors qu'il s'en fait le critique sévère ? Est-il romantique ce littérateur qui cache ses sentiments passionnés, mais dont les références littéraires et stylistiques empruntent d'abord aux classiques, Pascal et les moralistes notamment ? Peut-il être libéral celui qui théorise la contrainte du social ?
13. Si Tocqueville est épris de liberté, c'est au sens de l'inclassable Chateaubriand, dont il est proche à la fois par le sang et les idées, et non de Constant ou de Guizot, ce dernier étant même aux antipodes de la pensée tocquevillienne. Le théoricien de la souveraineté et de la centralisation ne pouvait évidemment comprendre celui de la logique du social et des libertés locales.
14. Cet « aristocrate vaincu et convaincu que son vainqueur a raison », comme lui écrit Guizot dans une lettre datée de 1856, en réhabilitant le rôle de l'aristocratie au moment des temps féodaux, c'est-à-dire lorsqu'elle détenait le pouvoir, en exaltant les libertés locales, en prônant l'esprit légiste, en s'inscrivant dans la tradition janséniste du Dieu caché, celui de Domat⁶, n'est-il pas finalement le dernier des parlementaires d'Ancien Régime ? Sa volonté de modérer la démocratie, de l'aristocratiser par des notables locaux – et par des juristes pourrait-on ajouter – n'est-elle pas proche de ce régime mixte souhaité par cette noblesse de robe qui faisait la leçon au Roi de France ? Mais n'y a-t-il pas aussi, et c'est peut-être le tragique de la pensée tocquevillienne, la perception que les temps démocratiques ne seront sans doute plus ceux de ces nobles héritiers d'antiques familles ?
15. Le *Tocqueville* de Lucien Jaume pose finalement autant de questions qu'il apporte des réponses. Il n'entend pas résoudre l'ensemble de l'énigme que nous pose l'auteur de la *Démocratie en Amérique*. Mais il nous suggère que c'est dans les non-dits et la tradition familiale que se trouvent des pistes pour saisir la pensée tocquevillienne.

⁵ Voir le culte de Malesherbes chez les Tocqueville, *ibid.*, pp. 397 et s. Voir aussi la réédition du livre d'Élisabeth Badinter, *Les « Remontrances » de Malesherbes 1771-1775*, Paris, Textes, le goût de l'histoire, 2008.

⁶ On lira, sur ce point, le livre de Marie-France Renoux-Zagamé, *Du droit de Dieu au droit de l'homme*, Paris, PUF, coll. Léviathan, 2003.